

Denis CLARINVAL

LA TENTATION DU CERCLE



PRELUDE

L'infini n'est jamais saisissable. Il se laisse approcher, il se laisse penser, il se laisse même parfois éprouver comme un vertige, mais il ne se laisse pas prendre. Toute tentative de le contenir, de le cerner, de le rendre présent sous une forme finie rencontre tôt ou tard une résistance qui n'est pas accidentelle, mais essentielle. Et c'est peut-être pour cela que l'image du cercle est si juste : elle donne l'illusion la plus parfaite de la clôture, et pourtant elle porte en elle une ouverture irréductible.

Le cercle a longtemps été la figure même de la perfection. Il suggère l'achèvement, l'unité, la totalité, le retour sur soi. Il n'a ni commencement ni fin. Il paraît offrir au regard une forme close, maîtrisée, définie. Et l'on pourrait croire qu'une forme si nette, si simple, si complète, serait entièrement possédable par le nombre, entièrement domptable par la mesure. Comme si la fermeture visible garantissait une possession invisible. Comme si l'on pouvait dire : voilà le contour, voilà la limite, voilà l'objet. Or c'est précisément là que le cercle se dérobe.

Car mesurer le cercle, c'est rencontrer π . Et π n'est pas seulement un nombre difficile. Il n'est pas un détail technique qu'un calcul plus puissant finirait par épuiser. Il est le signe, au cœur même de la forme la plus « parfaite », d'une indocilité de principe. π ne se laisse pas écrire complètement. Il ne se laisse pas enfermer dans une fraction. Sa représentation décimale ne se termine pas, ne se répète pas. Il faut toujours continuer. Il faut toujours ajouter. On peut approcher, on ne peut pas achever. Ainsi, pour connaître exactement le périmètre du cercle, il faudrait connaître π exactement, mais connaître π exactement est hors de portée de toute écriture finie. Le cercle, qui semble l'emblème du fini, est donc gouverné par ce qui ne se clôt pas.

Il y a là une contradiction splendide : la figure du fini repose sur l'infini. Le cercle prétend circonscrire une surface, comme si sa clôture pouvait enfermer ce qu'elle entoure. Mais cette clôture elle-même est déjà hantée par l'infini. Le cercle ne maîtrise pas ce qu'il contient, parce qu'il ne se maîtrise pas lui-même. La forme qui se donne comme parfaite n'est parfaite qu'au regard ; dès qu'on la confie au nombre, elle révèle une dépendance à ce qui excède toute finitude. On croyait tenir un objet fermé, on découvre une ouverture masquée.

Cette ouverture n'est pas une faille au sens d'un défaut qu'il faudrait réparer. Elle est la condition même de ce que le cercle est. Elle signifie que toute forme close, dès qu'on veut la posséder entièrement, se révèle déjà ouverte par son fondement. La clôture n'est pas une possession. La limite visible n'est pas une maîtrise. Ce qui paraît achevé ne l'est jamais au sens où l'on voudrait le posséder. Il y a toujours, au cœur de la forme, un élément qui échappe, non par accident, mais par structure. Le cercle devient alors une parabole de toute totalité : toute totalité est toujours plus vaste que ce qui la dessine.

Il ne s'agit donc pas de dire que le cercle est « imparfait ». Il s'agit de comprendre que la perfection géométrique n'est pas une souveraineté. Elle est une apparence de souveraineté. Elle brille comme un modèle d'ordre, mais elle ne se laisse pas convertir en clôture réelle. Sa promesse d'achèvement demeure suspendue. Le cercle n'est jamais achevé au sens où l'on voudrait qu'il le soit, parce que son exactitude dépend d'un infini qui ne se livre pas. Il n'y a pas de cercle plein, au sens d'une forme entièrement possédée par une mesure finie. Il n'y a que des cercles habités par π , c'est-à-dire des cercles déjà ouverts sur l'infini.

Et cette pensée déplace plus qu'une question mathématique. Elle touche à une manière d'habiter le monde. Elle rappelle que l'infini n'est pas seulement au-delà des formes, dans un lointain métaphysique. Il est dans les formes, au cœur même de ce qui semble le plus

stable et le plus clos. Il n'est pas ce que la forme enferme ; il est ce qui la hante, ce qui la rend impossible à posséder totalement. L'infini n'est pas quelque chose qu'on rencontre après avoir tout compris. On le rencontre au moment même où l'on croit avoir tout compris. Il surgit dans la prétention de la clôture, comme une discrète protestation de l'ouvert.

Ainsi, l'infini n'est pas saisissable parce qu'il n'est pas un objet. Il est une condition. Il est ce qui fait que toute forme, si parfaite soit-elle, ne se totalise jamais. Et l'image du cercle le montre avec une netteté presque ironique : la forme de la clôture par excellence révèle, dès qu'on la mesure, qu'elle vit de ce qui ne se clôt pas. Le cercle voulait encercler. Il découvre qu'il est lui-même encerclé, non par une autre figure, mais par l'infini qui l'innerve.

LE CERCLE BLESSÉ PAR L'INFINI

Le cercle se croit parfait, sûr de lui, sans jointure ni commencement clair,
il prétend enfermer le monde dans son geste clos, sans fuite possible,
mais son règne géométrique n'est qu'un mensonge élégant fait de courbes,
car au cœur de son périmètre tourne un nombre qui ne finit jamais,
une vibration sans repos qui le ronge de l'intérieur comme un secret,
 π , l'intrus infini, déchire sa clôture sous l'apparence de la loi,
et plus le cercle veut se faire Dieu, plus l'infini se rit de lui,
le fini n'a jamais contenu que la marque de ce qu'il ne peut saisir,
et sa perfection annoncée n'est qu'un masque très mince sur l'abîme,
une ronde blessée où l'éternité s'échappe par chaque chiffre inconnu.

Si le cercle ferme la vue, π ouvre le regard vers la nuit sans réponse,
il rappelle au monde que tout contour est une négociation avec le vide,
que la surface qu'il enlace n'est jamais que le rêve d'une prise manquée,
la forme la plus sûre chancelle si son fondement se dérobe en silence,
et la prétention du parfait tombe dès qu'on l'interroge de trop près,
car rien n'est plein dans l'univers : pas même la rondeur d'un univers,
l'infini traverse chaque courbe comme un souffle d'origine inconnue,
il inscrit dans le tracé l'impossibilité d'en finir avec le mouvement,
et soudain le cercle cesse de rassurer : il devient une énigme tremblante,
où le calcul s'effondre et la pensée se retrouve nue devant un vertige.

Les anciens y voyaient la figure pure de la divinité accomplie,
un dieu circulaire, sans seuil ni brisure, éternellement identique à soi,
mais nul dieu ne pourrait ainsi nier le manque qui fonde toute naissance,
car une perfection sans faille ne pourrait rien accueillir de vivant,
le cercle parfait serait un tombeau où rien ne respire ni ne grandit,
un monde sans l'infini serait une salle close où la pensée étouffe,

alors π surgit comme une révolte contre la prison resplendissante,
il signifie que le divin ne domine pas la forme mais la traverse,
qu'il n'est pas le maître des contours mais l'ouvreur de passages,
et le cercle devient le seuil où une lumière cachée demande encore à passer.

π ne se laisse pas enfermer, il fuit toute capture et déjoue toute règle,
il est la lettre secrète par laquelle le chaos habite la géométrie,
la note folle dans la partition parfaite, l'accident fondateur du cercle,
et pourtant c'est lui qui garantit que la courbe est bien ronde,
paradoxe éclatant : l'ordre ne tient que par un désordre irréductible,
la forme n'est vraie que grâce à ce qui la trouble et l'inquiète,
ce n'est pas la maîtrise qui fait la beauté mais son impossibilité,
le monde est une blessure qui refuse de se cicatriser pour durer,
et sans cette blessure, la vie ne serait qu'un dessin mort sur une table,
une figure impeccable qui n'attend plus rien et ne donne rien.

On croit tracer un cercle quand on prend le compas en main,
mais on ne fait que mimer le geste d'une perfection introuvable,
le crayon glisse sur le papier et déjà l'erreur l'emporte, minuscule,
une aspérité du grain, un souffle, un frémissement du poignet,
et la grande illusion s'effrite : jamais la main ne rejoint l'idée,
jamais l'absolu ne se laisse capturer par les doigts qui tremblent,
il n'y a pas de cercle humain qui ne soit pas un aveu de faiblesse,
et c'est en cela qu'il devient plus grand que le concept lui-même,
car la faille avoue que nous sommes faits d'un infini qui demeure,
et que chaque geste révèle la part d'éternité qu'il ne peut contenir.

Il faudrait renoncer au fantasme d'achever la courbe pour comprendre,
reconnaître que la beauté du cercle vient de son rapport à l'inachevé,
que l'infini n'est pas un extérieur mais une présence intime qui insiste,

que le bord qu'il trace n'est pas un mur mais une invitation,
à tourner encore, à chercher l'entrée dans ce qui semble fermé,
le cercle n'est pas une prison, mais une orbite autour du vide vivant,
un mouvement qui n'a pas pour destin de se fermer, mais de durer,
et c'est dans ce durable sans fin que naît la joie tragique du réel,
car tant que la courbe court, une lumière se tient au-devant d'elle,
appel silencieux qui transforme la limite en chemin.

Il n'y a pas de cercle qui n'ait besoin d'un centre pour tenir debout,
mais le centre est un point sans dimension, un rien qui stabilise le tout,
une absence au cœur du visible, une origine sans matière ni lieu,
cela suffit à montrer que la stabilité vient d'un vide consentant,
l'équilibre le plus parfait se fonde sur une impossibilité de saisir,
et le centre du monde est toujours un creux, jamais une pierre,
la force des choses prend racine dans ce qui leur manque,
et notre propre gravité ne vient que de ce qui nous échappe,
 π en est le nom mathématique, mais le divin en est le sens,
car l'infini n'est pas au-dessus : il est dedans, dans le manque.

Le cercle voudrait dire : « il n'y a plus rien à ajouter »,
mais π répond : « tu n'auras jamais le dernier mot »,
et la surface contenue n'est jamais contenue entièrement,
elle fuit par chaque chiffre que l'on découvre au loin,
comme si un océan se cachait dans la plus petite rondeur,
comme si la moindre assiette portait le vertige des planètes,
la plus humble roue devient cosmique si l'on y regarde trop près,
et le quotidien s'ouvre comme une frontière qui s'efface,
un rappel que le fini n'est qu'une forme de passage,
et que l'infini ne demande qu'à circuler dans nos gestes.

L'homme qui trace un cercle croit tenir le monde dans son poing,
mais la ligne se retourne contre cette assurance fragile,
elle dit que la totalité n'existe pas, même dessinée sans défaut,
que la complétude n'est qu'une illusion d'arrêt,
que la vie n'est vie que par sa propension à déborder,
l'infini ne se laisse jamais contenir dans un contour net,
il passe entre les nombres, entre les mots, entre les raisons,
il fait de chaque limite une promesse d'ouvert,
et si le cercle fascine, c'est parce qu'il ment juste assez pour rassurer,
avant de nous rappeler que tout demeure plus grand que nous.

Aussi la vraie figure n'est pas le cercle mais la spirale,
qui ne revient jamais exactement où elle est passée,
qui avance en tournant, fidèle au centre mais libre dans l'écart,
elle assume la faille comme moteur du mouvement continu,
elle ne cherche pas à fermer le monde mais à l'élargir,
elle laisse l'infini se dire dans la forme au lieu de l'y étouffer,
et chaque boucle est une respiration, une reprise du possible,
nous sommes des spirales marchant dans la nuit de notre ignorance,
et c'est ce vertige heureux qui nous fait tenir debout,
parce que l'infini ne se saisit pas : il se suit.

MEDITATION

Le cercle se présente comme l’emblème même de la perfection. Il donne au regard une clôture nette, continue, sans faille apparente. Il promet l’achèvement, la totalité, le retour sur soi. Rien n’y semble dépasser, rien n’y semble manquer. Il y a dans sa forme une évidence presque souveraine : une ligne qui se referme, un monde tenu par un contour, une harmonie visible. Et pourtant, dès qu’il ne s’agit plus seulement de le contempler, mais de le mesurer, de le posséder par le nombre, cette souveraineté se défait.

Le cercle prétend enfermer une surface finie. Il cerne un espace. Il dit : voici la limite, voici l’intérieur, voici le dehors. Il semble offrir au fini sa figure la plus accomplie. Mais cette clôture repose sur une dépendance. Pour connaître sa mesure, pour saisir son périmètre, pour convertir sa forme en exactitude, il faut π . Or π ne se laisse jamais saisir. Il ne se donne jamais comme un nombre fini. Sa représentation ne s’achève pas. Elle ne se répète pas. Elle oblige à continuer. Elle interdit la totalité. Ainsi, la forme la plus close en apparence est gouvernée par ce qui ne se clôt pas. Le cercle, figure de la fermeture, est traversé par une ouverture mathématique qui le contredit de l’intérieur.

C’est là que réside la contradiction féconde : le cercle est fini dans sa figure, mais infini dans ce qui fonde sa mesure. Il se donne comme clôture, mais son essence dépend d’un infini qui travaille en secret. Il croyait définir la perfection, et voilà que π lui rappelle qu’il n’est qu’une tentative. Il croyait être la victoire du fini, et il devient l’humiliation du fini par l’infini. L’infini n’est pas seulement ce que le cercle pourrait contenir ; il est déjà dans le cercle, comme une pulsation insaisissable, comme un cœur qu’on ne finit jamais de compter.

Même le geste le plus simple le montre. Tracer un cercle au compas donne l’illusion d’une exactitude. La main ferme la courbe, l’œil reconnaît la perfection, le trait revient à son point

de départ. Mais cette exactitude est d'ordre visuel, non d'ordre totalisant. On obtient une forme convaincante, une approximation suffisante pour la vie pratique, pour le dessin, pour la construction. On approche la figure. On la répète. On la reproduit. Et pourtant l'exactitude ultime échappe. On peut dessiner un cercle impeccable, mais on ne peut pas en épuiser la mesure. Il demeure toujours un reste, non comme une erreur, mais comme une structure. L'infini habite le fini, non comme un supplément lointain, mais comme une condition intime. Philosophiquement, cette leçon déborde la géométrie. Elle dit quelque chose de toute forme qui prétend clore le réel. Toute forme close, dès qu'elle veut se posséder elle-même, rencontre ce qui la déborde. Toute perfection, dès qu'elle se présente comme totalisation, se révèle masque. Non parce que la forme serait mensonge, mais parce que la clôture n'est jamais une possession. Le fini peut dessiner des contours, il ne peut pas abolir ce qui, en lui, excède toute finitude. L'infini ne se tient pas seulement « au-delà » ; il travaille « dedans ». Il n'est pas l'extérieur de la forme, il est sa nervure secrète.

Ainsi, le cercle cesse d'être la figure tranquille de l'achèvement. Il devient la figure de l'inaccompli déguisé. Il montre que l'achèvement visible ne garantit pas l'achèvement réel. Il montre que toute clôture est fragile dès qu'elle prétend être souveraine. Et cette fragilité n'est pas une faiblesse à déplorer : elle est une ouverture à reconnaître. Car ce qui empêche la forme de se totaliser empêche aussi le réel de se fermer. Sous la surface lisse du cercle, un nombre infini palpite. Sous la promesse d'une perfection, une ouverture demeure. Et c'est peut-être cela, finalement, qui rend la perfection habitable : non sa clôture, mais la faille silencieuse par laquelle elle est traversée.

LA TENTATION DU CERCLE

Toujours nous cherchons à fermer ce qui tremble, à tracer un contour net
autour de l'énigme qui s'échappe, à transformer l'abîme en paysage sûr,
et le compas tourne comme une main qui veut posséder le monde,
comme si la ligne pouvait arrêter l'infini à l'endroit du trait,
comme si le cercle était une victoire contre la fuite des formes,
une preuve que l'esprit peut capturer ce qui refuse d'être saisi,
mais déjà le chiffre glisse, le nombre se dérobe, la courbe vacille,
 π ricane dans l'ombre, rappel qu'aucune perfection ne tient debout,
et que sous la surface polie de la figure la faille palpite encore,
défendant le droit de l'infini à respirer dans le fini.

Nous voulons que tout se tienne, qu'un seul geste suffise à dire le tout,
que la rondeur soit la paix, la clôture la réponse, l'horizon le terme,
mais Magritte savait bien que ce désir porte déjà le poison,
que l'impossible est ce que l'image tente de cacher en se montrant,
qu'un cercle parfait est une imposture, une illusion de calme,
un anneau pour ne pas entendre le bruit de ce qui manque,
et pourtant, de notre main obstinée, nous cherchons à unir les bords,
à nier la brèche, à effacer le passage, à suturer la lumière,
à oublier que l'origine reste ouverte comme une question nue,
et qu'il n'y a d'avenir que dans ce qui ne se ferme pas.

La tentation du cercle est la tentation du repos dans le connu,
c'est vouloir qu'il n'y ait plus de nuit, plus d'invisible, plus de risque,
c'est espérer que la clarté règne sans partage sur les yeux rassurés,
mais l'œil sans ombre ne voit plus rien, et la lumière entière tue le monde,
le cercle, croyant protéger le réel, finit par l'étouffer dans sa paix,
il oublie que la vie vient de l'angle, du manque, du vertige,

que le cœur ne bat que parce qu'il y a une ouverture au-dedans,
et que toute forme qui ne tremble plus n'est déjà plus vivante,
il est facile d'admirer la perfection, mais elle ne nous sauvera pas,
car rien ne s'arrache au néant dans une boucle close.

C'est la spirale qui dit vrai, la courbe qui s'éloigne d'elle-même,
fidèle à son centre mais décidée à ne jamais se répéter,
elle danse avec la faille au lieu de la masquer sous une symétrie creuse,
elle admet que l'infini ne s'enferme pas : il se poursuit, il se prolonge,
elle fait du pas de côté une loi plus grande que tout destin rectiligne,
et de chaque tour un monde neuf qui apprend à respirer,
Magritte le savait : l'impossible est la matière même de la forme,
et c'est en l'embrassant qu'une figure devient vérité,
là où le cercle ment pour rassurer, la spirale avoue pour grandir,
et cette confession seule mérite le nom de beauté.

Alors la tentation du cercle n'est que la peur de l'ouverture,
le désir de dormir dans une forme close à l'abri de la nuit,
mais celui qui ose regarder la faille comprend que rien ne manque,
que l'infini n'est pas une perte mais une présence sans limites,
qu'un monde achevé serait un monde mort et sans lendemain,
que toute clôture est une tombe si elle n'a plus de brèche,
et que la seule perfection digne de foi est celle qui se dépasse,
il n'y a pas de cercle accompli : il n'y a que des lignes
qui feignent de se rejoindre pour mieux nous rappeler encore
que la lumière a besoin d'inconnu pour rester vivante.

Nous pensions qu'un seul centre suffisait à notre pas fragile,
qu'il fallait revenir toujours au même point pour se protéger,
que l'enfance du monde reposait dans la ronde régulière,

mais ce retour est un piège qui cache la peur du lointain,
la spirale, elle, ne renie pas son origine, elle s'en éloigne,
non par trahison mais par fidélité au mouvement premier,
elle sait que l'amour n'est pas rester, mais continuer d'aller,
que le juste n'est pas l'immobile, mais la tension qui avance,
et que la perfection ne naît jamais de la répétition stérile,
mais de l'audace qui se défait du cercle pour respirer plus loin.

Il est des esprits ronds, comblés d'eux-mêmes, rassasiés trop tôt,
des pensées sans faille, des certitudes sans vertige ni profondeur,
ils croient que la vérité se tient dans une forme close et juste,
mais leur calme n'est qu'un refus de voir trembler la lumière,
ils oublient que tout dieu caché dans le cercle finit étouffé,
que l'éternité n'est pas un amas d'instantanés identiques,
mais l'espace d'une ouverture où tout peut recommencer,
ils veulent un monde clos, un monde sûr, un monde stable,
mais la vie s'échappe toujours par un détail négligé,
et le souffle part là où la symétrie croyait régner.

Magritte peignait des cercles qui se prenaient pour le ciel,
des horizons qui trahissaient l'œil par un mensonge tranquille,
pour lui, la forme voulait toujours trop dire ce qu'elle cache,
et l'image, comme le réel, manquait d'humilité devant l'invisible,
le cercle devient alors la figure de l'orgueil des surfaces,
une barrière polie qui feint de connaître ce qu'elle entoure,
alors que le fond demeure immense, délié, jamais fini,
ce fond qu'on ne regarde plus lorsqu'on adore la forme lisse,
comme si l'énigme devait se faire oublier sous le contour,
comme si l'infini devait s'excuser de ne pas tenir dans un dessin.

La tentation du cercle n'est pas seulement une faute de géomètre,
elle est une aventure humaine, la première et la plus tenace,
vouloir que tout fasse sens, que rien ne dépasse ni ne déborde,
vouloir que l'être se donne en pleine lumière, sans résistance,
mais le réel n'accepte pas de se rendre en totalité,
il garde des recoins où le jour n'a jamais posé son pied,
il protège son secret au cœur même de son apparence,
et la faille, souriante, veille à ce que nul ne s'approprie tout,
nous sommes condamnés à l'ouverture, c'est notre salut,
et notre gloire est de ne jamais posséder ce que nous aimons.

Ainsi je laisse le cercle à ceux qui cherchent un monde sans nuit,
à ceux qui veulent une forme docile qui ne conteste jamais,
moi, je marche avec la spirale, dans son pas hésitant et lumineux,
je fais du vertige mon abri et de l'infini mon compagnon,
je sais que la vérité se glisse dans ce qui ne se ferme pas,
que la joie naît dans le tremblement, non dans le repos parfait,
je garde ouverte la faille qui me sépare du centre immobile,
et c'est par là que l'espérance me rejoint, discrète mais sûre,
car une vie vraiment vivante ne tient pas dans un cercle,
elle s'élance toujours plus loin que son propre dessin.

LA SPIRALE

La spirale apparaît comme une réponse, non pas au sens d'une solution qui viendrait corriger un problème, mais au sens d'un geste qui change la manière même de se tenir dans la forme. Le cercle avait offert à l'imaginaire humain la promesse la plus séduisante : celle d'une clôture parfaite. Il semblait dire que le fini pouvait se donner une figure accomplie, que le contour pouvait être souverain, que l'achèvement pouvait être visible. Pourtant, il a suffi d'approcher le cercle par sa mesure pour découvrir la blessure secrète de sa perfection. π l'habite, π le travaille, π l'ouvre. La clôture n'est pas totale ; elle n'est même pas totalisable. Le cercle, qui prétendait enfermer, se révèle hanté. Il ne maîtrise pas ce qu'il contient parce qu'il ne se maîtrise pas lui-même. La forme du fini est gouvernée par un infini qui refuse de se laisser posséder.

De là naît la tentation du cercle. Ce n'est pas seulement une question géométrique ; c'est une inclination existentielle. Le cercle attire parce qu'il promet la paix. Il promet l'unité, le retour, la sécurité d'un monde enfin refermé sur lui-même. Il promet qu'il n'y aura plus d'errance, plus de risque, plus de faille. Il promet une demeure sans courants d'air. Il promet une vérité qui n'aurait plus besoin de voile. Cette tentation est profonde, parce qu'elle répond à la fatigue de vivre dans l'ouvert. Elle répond au désir humain de stabiliser, de conclure, de totaliser. Elle répond au rêve d'une lumière qui supprimerait toute ombre. Mais ce rêve est ambigu, car la clôture parfaite est aussi une immobilité parfaite. Elle rassure, certes, mais elle étouffe. Elle met fin à la respiration. Elle fait de la forme une prison, même si cette prison est harmonieuse.

La spirale libère l'infini présent dans le fini que le cercle tentait d'enfermer. Elle ne nie pas le centre, elle ne nie pas la forme, elle ne nie pas le besoin d'orientation. Elle refuse seulement

la fermeture. Elle dit que l'on peut rester fidèle à un centre sans revenir identiquement au même point. Elle dit que l'on peut reprendre sans répéter. Elle dit que le mouvement peut être continuité sans être clôture. Là où le cercle promettait l'achèvement, la spirale assume le devenir. Elle maintient une loi intérieure, une cohérence, un rythme, mais elle laisse respirer l'infini. Elle ne prétend pas posséder la totalité ; elle la laisse se déployer. Elle transforme la forme en chemin.

Ce déplacement est décisif. Dans le cercle, l'infini est une blessure cachée, une contradiction que la forme masque tant qu'on la contemple. Dans la spirale, l'infini devient explicite, non comme un au-delà, mais comme un mouvement. La spirale ne dissimule pas l'ouverture, elle l'habite. Elle ne promet pas une perfection close, elle promet une fidélité en marche. Elle ne rêve pas d'un repos absolu, elle propose une tenue : tenir le centre tout en acceptant l'écart, accepter l'écart tout en gardant la direction. Elle rend visible ce que le cercle ne pouvait supporter qu'en secret : l'idée que la vérité, la vie, le sens ne se possèdent pas, mais se poursuivent.

La spirale est donc une figure de libération, mais d'une libération rigoureuse. Elle n'est pas dispersion. Elle n'est pas fuite. Elle n'est pas un abandon de toute forme. Elle est la forme qui reconnaît que la clôture est mortelle. Elle est la forme qui accepte l'asymptote, l'inaccompli, le toujours-à-venir, non comme une défaite, mais comme une respiration. Elle est la manière de faire place, dans le fini, à l'infini sans que l'infini dévore le fini. Elle laisse l'infini travailler, non comme un scandale, mais comme une promesse.

Ainsi se dressent trois piliers, non comme des concepts juxtaposés, mais comme une dramaturgie intime. Le cercle blessé révèle que toute perfection apparente est traversée par ce qui ne se ferme pas. La tentation du cercle révèle le désir humain de faire taire cette ouverture, de conclure, de se protéger. La spirale, enfin, propose un autre geste : ne pas nier

l'ouverture, ne pas la recouvrir, mais lui donner une forme habitable. Elle est le mouvement qui refuse la clôture, fidèle au centre et pourtant en devenir, laissant l'infini respirer dans le fini. Elle ne clôt pas le monde : elle le rend praticable. Elle ne totalise pas la vie : elle lui rend sa direction. Elle ne prétend pas atteindre une fin : elle apprend à marcher dans l'infini qui demeure, et à y trouver non une prison, mais un chemin.

LA SPIRALE

Rien n'est jamais repris au même point, même lorsque l'on revient,
car un cercle n'est qu'un mensonge que la marche dément d'elle-même,
et le départ, croyant rejoindre l'origine, trouve déjà un autre monde,
ce n'est pas le même sol, ni la même nuit, ni la même respiration,
le pas le plus fidèle est celui qui ose la différence du retour,
la spirale naît de cette fidélité inquiète au centre tremblant,
elle tourne sans répéter, elle avance sans trahir,
elle ne ferme pas la mémoire, elle la déploie vers l'à-venir,
une courbe qui entend l'appel du plus loin derrière elle,
et qui répond par un élan que rien n'achève.

Le cercle croit se suffire à lui-même, le centre y dort comme un roi,
mais la spirale sait que le cœur ne pulse que par l'ouverture,
que la vie se briserait si elle devait toujours revenir à l'identique,
que la paix immobile n'est qu'un autre nom de la mort muette,
et qu'il faut s'écarter de soi pour être vraiment soi,
elle se souvient du commencement, mais n'en fait pas un tombeau,
elle veut que l'aube magnifique dure au-delà du premier matin,
elle délivre l'origine du poids de la perfection close,
et fait de la source une promesse qui marche,
à chaque tour plus vaste et plus profonde.

La spirale ne renie aucune de ses courbures anciennes,
elle les porte en elle comme des anneaux de devenir,
elle se souvient sans se figer, elle espère sans s'oublier,
tout en elle dit que l'infini n'est pas ailleurs mais dedans,
prêt à sortir par la fente que le cercle voulait sceller,
 π inscrit dans le tracé, comme un secret qui respire,

nombre sans fin qui délivre la forme de son orgueil,
nombre blessure du parfait, et donc sa vérité,
chaque tour affirme que le fini ne tient pas debout tout seul,
qu'il ne vit qu'en s'ouvrant à plus grand que lui.

La spirale danse avec la faille au lieu de l'effacer,
c'est dans sa torsion que la lumière trouve un passage,
et le clair se glisse entre deux ombres en lutte amicale,
non pour les vaincre, mais pour naître d'elles,
elle fait confiance à l'écart qui ne s'additionne pas,
mais qui devient présence neuve lorsqu'il se prolonge,
elle est une géométrie du souffle plus que de la pierre,
un tracé de patience qui renonce à la clôture facile,
et qui sait que l'horizon s'élargit de son propre vertige,
sans autre fin que la liberté de croître encore.

Nous avons cherché trop longtemps à enfermer la joie,
à en faire un cercle complet, un ciel sans fissures,
mais la joie est spirale, elle s'étend si on la laisse aller,
elle ne supporte pas l'immobile, elle n'aime que le pas en avant,
elle se déploie dans ce qui tremble, dans le presque,
elle appelle l'infini comme un ami d'enfance retrouvé,
et refuse que la perfection tue l'élan du désir,
il faut un peu d'incertain pour que la joie demeure,
il faut une ouverture pour que le feu respire,
il faut la spirale pour que l'excès devienne naissance.

Dans la spirale, aucune étape ne répète la précédente,
et pourtant chacune la contient comme une étoile incluse,
tout se reconnaît, rien ne s'achève, tout continue,

la forme a trouvé son courage : celui de devenir,
non pas plus, non pas mieux, mais autrement,
le monde se refuse au dernier mot et c'est sa gloire,
ce qui grandit n'a pas besoin de garantir sa fin,
il suffit qu'il persiste dans la lumière disponible,
il suffit qu'il rejoigne la nuit en l'éclairant un peu,
pour qu'une vie entière prenne sens dans une seule courbe.

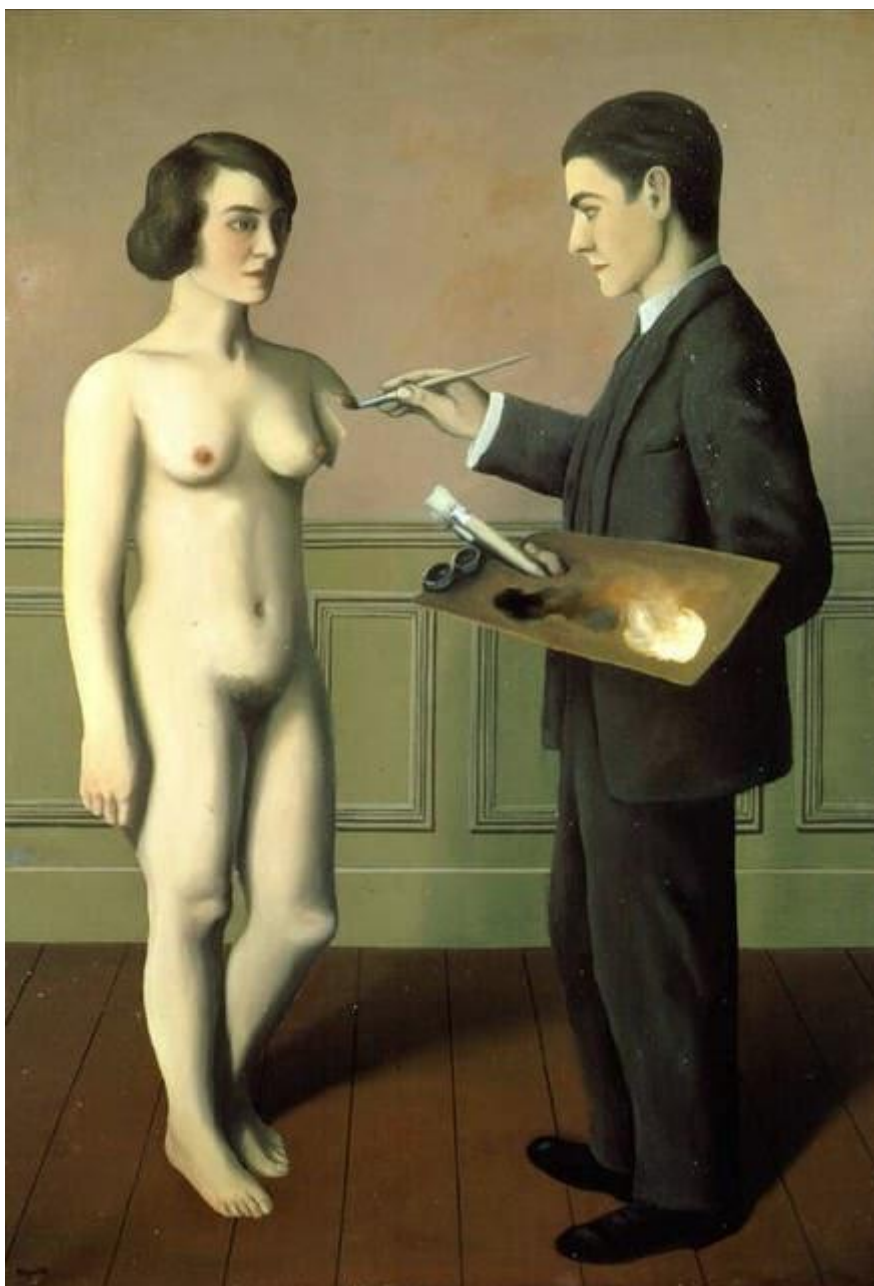
La spirale ne se dirige ni vers le haut ni vers le bas,
elle se dirige vers plus loin, et c'est tout son horizon,
elle ignore les hiérarchies de l'ascension et de la chute,
elle veut l'espace qui s'ouvre, pas le trône qui enferme,
elle transforme l'attente en voyage et le manque en appel,
elle refuse que l'origine se substitue à la destinée,
elle donne congé au cercle qui rêvait d'autorité,
elle accorde à chaque pas une dignité nouvelle,
et elle fait du passage l'unique royaume habitable,
où jamais la lumière n'épuise sa chance.

Magritte l'avait deviné dans le sourire de l'impossible :
une forme n'est vraie que si elle accepte de s'échapper,
que si elle dépasse le dessin qu'elle produit,
que si le visible s'avoue traversé par l'invisible,
un cercle est une promesse trop vite trahie,
la spirale n'en promet aucune, et pourtant elle délivre,
elle ne dit pas « voici la vérité », elle dit « encore »,
elle n'offre pas l'éternel, elle offre l'avenir,
elle ne montre pas l'infini, elle l'engendre au passage,
dans le simple mouvement d'une courbe confiante.

Les temples trop sages se veulent ronds et complets,
mais le cœur humain bat selon une autre géométrie,
celle qui tremble, qui s'élargit, qui s'arrache pour aimer,
nous ne sommes pas faits pour dormir dans le parfait,
nous sommes faits pour ouvrir le monde de nos mains incertaines,
pour donner au visible une part de son ombre en retour,
pour habiter la faille sans la craindre,
pour veiller sur le passage qui nous relie au souffle,
nous sommes nés spirale, et nous le savons malgré nous,
dès que le désir appelle ce qui n'est pas encore là.

Ainsi je marche dans la courbe vivante de la nuit persistante,
je ne cherche pas la fin du chemin mais son allègement,
je laisse à d'autres la gloire froide de la perfection,
je préfère l'éternité fragile qui s'exerce en devenir,
l'infini revenu dans le fini comme un droit secret,
chaque pas agrandit le monde sans le refermer,
chaque souffle fait de l'aube une promesse encore neuve,
et la spirale veille, claire, ouverte, fraternelle,
c'est en elle que je place ma confiance :
car elle seule sauve le cercle d'être une prison.

LA TENTATION DE L'IMPOSSIBLE



Magritte, « La tentation de l'impossible », 1928

Il peint ce qui n'existe pas encore, et pourtant la chair déjà respire,
comme si la couleur précédait le corps, comme si la forme attendait son âme,
le pinceau s'avance dans l'air, à la rencontre d'une présence incertaine,
et la femme debout, encore sans surface, devient une promesse de peau.
Le réel n'est pas là ; il vient.

Il s'approche du visible par la patience du geste suspendu,
il ne se donne pas d'un coup, il demande qu'on l'accueille,
le peintre n'observe pas : il espère, doucement, avec le regard.
Et dans cet espoir naît un être qui n'appartient à personne encore,
une apparition fragile qui refuse d'être déjà nommée.

Il ne peint pas un modèle : il engendre un mystère.
La nudité n'est pas donnée ; elle surgit d'une hésitation qui scintille,
comme si chaque touche devait convaincre le monde d'admettre sa naissance,
comme si la vérité n'apparaissait qu'au bord du retrait.
La lumière avance avec prudence vers l'épaule à inventer,
les ombres ne tombent pas mais montent comme un souvenir du néant,
et le corps, qui n'est pas encore un corps, attend d'être pensé.
Aucune ligne n'est exacte, aucune n'est fausse : tout est possible.
Le visible n'est pas la vérité ; il est le commencement de la vérité,
ce frémissement où l'infini cherche une place dans le fini.

Le peintre sait que le monde serait insupportable sans la faille,
et que l'art ne vaut que par l'espace qu'il laisse à l'inachevé.
La tentation de l'impossible n'est pas de posséder,
mais de préserver l'ouverture par laquelle la vie passe.
Il faut laisser un bord trembler pour que la lumière y adhère,
il faut une faille pour que l'évidence cesse de nous aveugler.
Dans la toile, l'impossible n'est pas un mur,
il est une fenêtre par où l'être entre dans l'apparence.

L'impossible n'est pas l'envers du réel :
c'est sa promesse inavouée.

Le pinceau hésite, non par faiblesse, mais par justice envers l'invisible.
Il n'avance pas pour remplir une forme, mais pour laisser un passage.
L'œuvre ne naît pas dans la plénitude,
mais dans cette réserve du sens qui protège le mystère.
Car si le geste allait au bout de lui-même,
si chaque détail était achevé sous le regard,
le tableau deviendrait un cercle parfait, donc sans avenir.
Alors le peintre s'arrête avant la fin,
il renonce à la clôture pour que l'être continue,
il laisse à celui qui regarde le soin de compléter la lumière.

La tentation du cercle serait de dire : « Tout est là. »
La tentation du peintre est de répondre : « Rien n'est jamais là tout entier. »
Il ne montre pas la femme nue : il montre l'arrivée de sa présence,
l'instant fragile où quelque chose demande à devenir vrai.
Son geste défie le monde clos de la certitude satisfaite,
il refuse la prison de l'identique, même si elle rassure,
il trace la spirale d'un avenir que le contour ignore.
Ce qu'il peint ne se tient pas dans le cadre : ça déborde,
ça glisse au-delà des murs, dans le regard qui s'ouvre encore,
et ce débordement seul mérite le nom de beauté.

Alors Magritte ne fait pas un portrait : il crée une brèche dans le visible.
Il rend à la vision ce qu'elle avait perdu : la vulnérabilité du regard.
Il rappelle que nous ne voyons pas pour savoir,
mais pour approcher un mystère qui nous précède.
L'art n'est pas une réponse, il est une question prolongée,

une interrogation qui refuse de se résoudre en certitude.
Il veille à ce que le monde ne devienne jamais un cercle,
il garde pour la poésie une place où se tenir debout,
il affirme que l'être aime se cacher pour être mieux rencontré,
et que l'invisible n'est pas une absence, mais une demande.

***L'impossible est la réserve de l'être,
ce qui reste à naître tant que l'on ne ferme pas la forme.***

Car si le monde s'achevait, il se tairait dans une perfection sans appel,
et rien ne pourrait plus arriver, ni un visage, ni un souffle, ni un dieu.
Le tragique commence là : dans cette loi implacable du vivant,
qu'une existence n'est fidèle à elle-même qu'en demeurant ouverte.
La mort serait une forme close ; la vie refuse ce destin trop droit,
elle défait ce qu'elle fait, elle défroisse le cercle en spirales,
elle garde l'imprévu comme sa réserve d'espérance,
et l'inaccompli comme sa seule manière d'être vrai.
Ce n'est pas la chute qui est tragique :
c'est l'idée que l'on pourrait cesser de devenir.

Le tragique n'est pas l'échec du parfait,
il est le refus de le considérer comme une fin désirable.
Car ce qui est accompli ne regarde plus personne,
il ne s'adresse plus, il ne demande plus, il ne cherche plus.
Le cercle dit : « Voilà, tout est dit »,
et la parole se fige en pierre sans respiration.
Mais la spirale murmure : « Continue encore »,
et le monde garde son droit d'exister davantage.
Le tragique n'est pas le contraire du bonheur :
il en est la condition profonde.

Magritte le sait : l'œuvre véritable doit rester inachevée,
non par paresse du geste mais par fidélité au mystère.

Le peintre s'arrête avant que la forme ne se suffise,
afin que la lumière puisse y poursuivre son œuvre
dans l'œil du spectateur qui prolonge le trait.

Ainsi, la création n'appartient plus à une seule main,
elle passe dans le regard d'autrui comme une offrande,
elle devient partage du non-terminé entre vivants,
elle n'est grande que par ce qu'elle laisse ouvert,
par ce que chacun doit terminer sans jamais y parvenir.

Alors le tragique n'est pas une affliction,
il est une vigilance contre la clôture et la mort.
Il est le serment que le réel ne sera jamais figé dans un cercle,
que la lumière trouvera toujours un interstice pour renaître,
que l'infini respirera encore dans le fini récalcitrant,
que l'amour aura toujours une part d'impossible à viser.
Le poète entre comme le peintre : dans la faille,
dans l'irrésolu, dans le tremblement d'une phrase nue.
Et c'est là que le monde se remet à vivre,
là où rien n'est jamais accompli tout à fait.

L'HOMME AU BORD DE L'ETANG



L'homme demeure dubitatif, comme s'il avait cru, un instant, pouvoir emprisonner toute l'eau de l'étang dans un cercle. Son geste était minuscule, presque enfantin, un caillou jeté

dans la surface. Mais dans ce geste se glissait une prétention immense, souvent invisible à celui qui la porte : croire qu'un point peut définir la totalité, qu'une forme née sous la main pourrait imposer sa loi au réel, que l'eau consentirait à demeurer dans le dessin qu'on lui propose. Le caillou touche l'étang, et déjà le cercle apparaît, net, pur, parfaitement lisible. La pensée se reconnaît dans cette rondeur. Elle y voit un ordre. Elle se dit qu'elle tient enfin quelque chose : un commencement, une limite, un centre.

Mais les cercles s'élargissent. Ils s'éloignent. Ils se multiplient. Ils ne restent pas « le » cercle. Ils deviennent une série de cercles, une propagation, une fuite. Et surtout, ils refusent de demeurer parfaits. La moindre brise les altère, une irrégularité du bord les tord, une herbe qui affleure les brise. Ils se fragmentent, se dissipent, se transforment en tremblements confus. Puis ils disparaissent. L'étang reprend son énigme, comme si rien n'avait eu lieu. L'eau redevient profondeur impassible, miroir sans promesse, surface ouverte. Le monde ne s'est pas laissé retenir.

Le doute de l'homme naît dans cet intervalle. Il ne vient pas d'une théorie. Il vient du spectacle même de la forme qui échappe. Il comprend, sans mots, que la rondeur qu'il aimait n'était qu'un instant. Il comprend que la forme qu'il croyait imposer n'a pas de pouvoir sur ce qu'elle touche. Elle apparaît, certes, mais elle ne règne pas. Elle est réponse et non commandement. Elle est conséquence et non loi. L'eau ne se plie pas à l'ordre ; elle le laisse s'inscrire un moment, puis elle le reprend, le dissout, l'efface. Le réel tolère nos figures comme on tolère un jeu, et il les déjoue aussitôt qu'elles se prennent pour des prises.

Ce doute est le moment où le cercle se brise intérieurement. Il ne se brise pas en éclats visibles : il se brise comme se brise une certitude. La pensée découvre qu'elle ne maîtrise rien, qu'elle ne tient pas le monde, qu'elle ne le possède pas davantage en le dessinant. Elle croyait être cause, elle n'est que déclenchement. Son geste n'a pas créé la loi de l'eau, il l'a

seulement révélée : l'eau se propage, l'eau vibre, l'eau ne se laisse pas arrêter par une forme. Le monde répond à la prétention de la clôture par une douceur ironique. Il ne se révolte pas, il rit silencieusement, comme rit la surface qui reprend son calme.

Ainsi se donne, dans une scène presque anodine, la grande leçon du fini. Le cercle naît pour tenir l'infini, et l'infini répond qu'il ne tient pas. Tout contour est provisoire. Toute certitude est une rondeur passagère. Le réel, même quand il semble docile, vibre trop pour être rangé. Et l'homme, au bord de l'étang, apprend cela sans discours : la réalité n'est pas un objet que l'on enferme, mais une présence qui passe, qui se retire, qui recommence. Le doute n'est plus alors un manque de confiance ; il devient l'entrée dans une autre forme de rapport, plus humble, plus attentif, plus vrai. Le cercle qui s'efface ouvre déjà sur la spirale, sur la marche, sur l'acceptation d'un monde qui ne se totalise pas.

Ce frisson, enfin, est déjà la poésie. Non pas la poésie comme embellissement, mais comme reconnaissance : le monde ne se laisse pas tenir, et c'est précisément pour cela qu'il demeure vivant.

L'HOMME AU BORD DE L'ÉTANG

Il avait cru dompter l'eau d'un simple geste, comme si un caillou
pouvait faire plier l'étang à la loi ronde du cercle parfait,
comme si le monde devait obéir à la géométrie de sa main,
comme si le fini enfin contenait l'infini sous la surface docile.
Mais les ronds se sont élargis, se déformant à mesure qu'ils fuyaient,
portant avec eux le sourire discret d'une loi plus vaste que l'homme,
et l'étang a repris son souffle, son frisson, son trouble immémorial,
refusant d'être l'image exacte du compas et du calcul fier,
rappelant que rien ne se laisse tracer sans résistance,
que le cercle le plus net tremble toujours au contact du réel.

Alors l'homme, immobile au bord du miroir qui ne reflète jamais tout,
regarde les lignes devenir ride, les ronds devenir absence,
et il comprend que le monde n'a pas juré de se rendre à sa pensée,
que la forme qu'il croyait parfaite ne survit pas à la liberté de l'eau,
que l'ordre est un vœu fragile que le vivant déjoue par sa danse.
La courbe s'efface pour naître ailleurs, sans se souvenir du centre,
et c'est dans ce glissement que le doute entre en lui comme une lumière,
une lucidité qui perce la certitude trop vite dressée en vérité,
l'ouverture d'un regard neuf sur l'infini qu'il voulait retenir,
et qui s'échappe toujours par la faille qu'il n'avait pas vue.

Pourtant il écoute encore, et dans le silence qui suit la vibration,
il perçoit que le cercle n'a jamais été une clôture possible,
qu'il n'était qu'un souffle, une impulsion, une offrande au hasard,
que la forme n'existe que pour se dissoudre dans la plus grande forme,
celle qui ne se laisse ni borner ni finir dans une image docile.
Désormais la spirale habite son esprit, discrète mais tenace,
elle l'invite à se détourner du repos froid de la perfection,
à aimer le devenir plus que l'arrivée, la question plus que la réponse,
à faire du centre non un maître, mais un souvenir en marche,
à accueillir l'infini comme un hôte qui demande toujours de la place.

Et l'homme reste là, pensif, devant l'eau redevenue monde,
admettant que le réel n'est pas un dessin mais une respiration,
que la vérité ne tient pas dans un contour mais dans un élan,
que la vie ne consent jamais à être une figure terminée.
Alors il sourit un peu, comme on s'incline devant l'évidence discrète,
car l'étang a répondu sans parole : le cercle ne retient rien,
il révèle seulement ce qui s'échappe, ce qui continue, ce qui fuit,
et la beauté n'est pas l'exactitude du trait,
mais la liberté souveraine du mouvement qu'il libère,
quand le caillou tombe et que le monde recommence.